

*À mon père,
dont la foi inébranlable en une justice immanente,
sous-jacente aux événements de ce monde,
a été pour cet écrivain une source
d'émerveillement et d'inspiration*

dédicace de l'auteur,
Uncle Abner, Master of Mystery, 1918

L'ange du Seigneur

J'ai toujours pensé que mon père avait couru un gros risque, mais il fallait bien que quelqu'un s'en charge et j'étais sans doute le moins susceptible d'éveiller les soupçons. Le pays était encore sauvage. Il n'y avait pas de banques. Nous devions payer le troupeau et il fallait que quelqu'un transporte les fonds. Mon père et mon oncle étaient surveillés en permanence. Je crois bien que mon père a eu raison.

« Abner, dit-il, je vais y envoyer Martin. Personne ne se supposera que nous puissions confier cet argent à un enfant. »

Mon oncle tambourina sur la table et tapa des talons sur le sol. C'était un célibataire, sévère et taciturne. Mais il savait parler... et quand il parlait, il commençait par le commencement et on l'écoutait jusqu'à la fin ; et quand il avait fini de parler — eh bien, il s'en tenait à ce qu'il avait dit.

« Si on attaque Martin, poursuit mon père, nous ne perdrons que de l'argent ; mais si on t'attaque, toi, il y aura mort d'homme. »

Je comprenais les propos de mon père. Personne n'oserait détrousser Abner sans l'avoir abattu au préalable.

J'ai deux ou trois choses à dire sur Oncle Abner. C'était un de ces hommes austères, profondément religieux, un pur produit de la Réforme. Il avait toujours une Bible dans sa poche et il la lisait partout où il voulait. Un soir, les habitués de la Taverne ont voulu se moquer de lui quand il l'a ouverte pour la lire devant la cheminée ; ils n'ont jamais recommencé. Une fois la bagarre terminée, Abner a donné à Roy dix-huit dollars d'argent pour remplacer la table et les chaises cassées — et il était le seul client encore en état de monter à cheval. Abner était un militant de sa religion et son Dieu était un seigneur de guerre.

C'est donc moi qu'ils ont envoyé. L'argent se présentait sous la forme de liasses de billets verts. Ils l'ont enveloppé dans des journaux, ils ont mis les paquets dans des sacs de selle et je suis parti. J'avais environ neuf ans. Non, ce n'était pas aussi pénible que vous le pensez. À cet âge, je pouvais passer toute une journée sur un cheval — presque n'importe quel cheval. J'étais un dur à cuire et je connaissais bien le pays où je chevauchais. Rien à voir avec un petit garçon jouant au cerceau dans un jardin public.

C'était un après-midi au début de l'automne. Les routes d'argile gelaient durant la nuit ; elles dégelaient le jour venu et l'argile était plutôt collante. Je devais m'arrêter à la Taverne, au sud du fleuve, et repartir au matin. De temps à autre, je croisais un bouvier, mais personne ne me dépassa jusqu'au coucher du soleil ; puis j'entendis un cheval derrière moi et un homme apparut. Je le connaissais. C'était un vacher du nom de Dix. Il était naguère convoyeur de troupeaux, mais la chance ne lui avait pas souri. Alkire, son associé, s'était enfui avec la paye de leurs bouviers. Cela avait ruiné Dix ; il avait dû céder ses terres pour éponger une partie de sa dette. Ensuite, il était retourné voir sa famille, dans les montagnes, pour rassembler une forte somme qui lui avait permis d'acheter de belles pâtures. Mais des étrangers avaient contesté son droit de propriété devant les tribunaux, et il avait perdu ses pâtures et son argent. Il avait épousé une de nos cousines éloignées et vivait depuis sur ses terres, adjacentes de celles d'Oncle Abner.

Dix parut surpris de me voir sur la route.

« Tiens, c'est toi, Martin, dit-il ; je croyais qu'Abner ferait le voyage. »

Même à mon âge, on apprend à ruser, et je ne voulais parler à personne de la mission qu'on m'avait confiée.

« Père veut que le troupeau passe encore un mois près de la rivière, répondis-je sans me démonter, et je vais donner la consigne aux bouviers. »

Il me regarda de la tête aux pieds puis tapota mes sacoches de selle. « T'as emporté pas mal de bagages, mon gars. »

J'ai éclaté de rire. « C'est du picotin. Vous connaissez mon père ! Le cheval doit être nourri à l'heure du dîner, le cavalier, lui, n'a qu'à patienter. »

On est toujours ravi d'avoir de la compagnie sur la route et nous nous sommes mis à bavarder. Dix me dit qu'il se rendait du côté de Ten Mile ; j'ai toujours pensé que telle était bien son intention. La route bifurquait vers le sud environ un mille avant la Taverne. Je n'avais jamais aimé ce Dix ; il était toujours à s'excuser et il avait un visage chafouin et un peu veule.

Peu de temps après, un cavalier nous a croisés au galop. C'était un convoyeur de troupeau nommé Marks, qui vivait un peu plus loin que mon oncle Abner, et il se pressait pour arriver chez lui avant la nuit. Il nous a salués de la main sans s'arrêter ; nous avons été arrosés de boue et Dix a pesté. Jamais je n'ai vu visage plus maléfique. Sans doute était-ce parce que Dix avait toujours le sourire aux lèvres, et il n'y a rien de plus laid qu'un visage comme le sien quand il est déformé par la rage.

Après, il a cessé de parler. Il avançait la tête basse et ne cessait de se tripoter le menton, comme plongé dans la perplexité. Au carrefour, il fit halte et resta un moment immobile, les yeux dans le vide. Je pris congé de lui mais il me rattrapa sur le pont. Il avait décidé de manger un morceau avant de poursuivre, me dit-il.

La Taverne de Roy consistait en une grande salle avec une sorte de grenier à foin servant de dortoir. Une étroite allée couverte reliait le bâtiment à la maison où vivaient Roy et sa famille. On accrochait sa selle à des patères placées dans cette allée couverte. Je l'ai vue si envahie de selles qu'il ne restait même plus la place pour un étrier. Mais ce soir-là, Dix et moi étions seuls. Il m'a jeté un regard matois quand j'ai pris les sacoches pour aller dans la salle, puis plus tard, quand je les ai montées avec moi au grenier. Mais il n'a rien dit — en fait, il avait à peine ouvert la bouche. Il faisait froid ; la route commençait à geler à notre arrivée. Roy avait allumé un grand feu. Je laissai Dix devant la cheminée. Je ne me déshabillai pas, car les lits de Roy se réduisaient à des paillasses recouvertes de peaux de génisses — c'était suffisant en été, mais je risquais d'avoir froid cette nuit, même avec la couverture tricotée aux grands carreaux noirs et blancs.

Je calai les sacoches sous ma tête et me couchai. Je m'endormis tout de suite, puis je me réveillai soudain. Je crus qu'une bougie était allumée dans le grenier, mais ce n'était que la lueur du feu visible à travers un trou dans le plancher. Je la regardai un moment, la couverture remontée jusqu'au menton. Puis je me demandai pourquoi le feu brûlait aussi fort. Dix avait dû partir depuis un moment et l'usage voulait que le dernier client éteigne le feu. On n'entendait pas un bruit. La lumière brillait à travers le plancher.

Je songeai que Dix avait oublié d'éteindre le feu et que je devrais descendre pour m'en occuper. Roy nous mettait toujours en garde avant d'aller se coucher. Je me levai, m'enveloppai dans la couverture, me dirigeai vers la lumière et me penchai pour regarder par le trou. Je dus m'allonger de tout mon long pour y coller l'œil. Les bûches de caryer n'étaient plus que des braises qui brûlaient comme des charbons ardents.

Dix s'était levé pour se tenir devant le feu. Il tendait les mains vers les braises et se retournait de temps à autre comme s'il était glacé jusqu'à la moelle des os ; mais en dépit du froid qui le prenait, je vis lorsque son visage apparut à la lumière qu'il était couvert de sueur.

Je garderai à jamais le souvenir de ce visage. Il souriait comme à son habitude mais ses lèvres semblaient tirées vers les oreilles ; ses yeux étaient plissés à l'extrême ; ses dents étaient crispées. J'ai vu un jour un chien empoisonné à la strychnine qui avait cette allure-là.

Je suis resté sans bouger pour regarder cette chose. C'était comme si une puissante créature maléfique vivant à l'intérieur de cet homme lui imposait lentement ses traits. Vous n'avez pas idée de la fascination qu'exerçait sur moi ce diabolique accouchement — le visage se mouvait comme un masque

de caoutchouc et il en suintait des rigoles de sueur. Et durant tout ce temps-là, l'homme était transi de froid ; il s'approchait du feu à le toucher, lui présentait son corps de tous les côtés. Et c'était comme si la chaleur ne pouvait ni le pénétrer ni le réchauffer, pas plus que s'il avait été un bloc de glace.

Les flammes le brûlaient tout en le laissant glacé — oui, il était terriblement, désespérément glacé ! Je sentais l'odeur de roussi qui montait de lui, mais le feu n'avait aucune prise sur ce froid diabolique. Je me mis à frissonner, moi aussi, alors que j'étais bien blotti dans ma couverture.

Cette chose était aussi horrible que fascinante ; on aurait dit que j'avais vue sur quelque abominable maternité. La salle était emplie du rougeoiement des flammes. Pas une ombre ne s'y mouvait. Et le silence était total. L'homme avait ôté ses bottes et il tournait devant le feu sans faire un bruit. Cela me rappelait ces contes terrifiants qui parlent de possession ou de transformation sous l'effet d'une drogue. J'ai bien cru que cet homme allait périr brûlé vif. Ses vêtements fumaient. Comment pouvait-il avoir aussi froid ?

Puis cela s'acheva enfin. Je ne le vis pas, car son visage faisait face au feu. Mais soudain, il reprit contenance et recula d'un pas. J'avais peur de le regarder, je ne vous le cache pas. J'ignorais ce que j'allais découvrir, mais je ne pensais pas que ce serait Dix.

C'était pourtant Dix ; mais pas le Dix que nous connaissions. Ce Dix-là avait tendance à s'excuser, à faire preuve d'indécision, à se montrer servile, et cela se voyait sur son visage. Mais l'homme que j'avais sous les yeux était exempt de ces faiblesses.

Son visage était redessiné pour exprimer fermeté et esprit de décision ; on ne remarquait plus aucune mollesse sur ses traits ; il ne donnait plus de furtifs coups d'œil à droite et à gauche. Il se tenait bien campé sur ses jambes et respirait le courage. Mais il me terrifiait comme jamais un être humain ne m'avait terrifié ! Ce qui en lui était naguère servile s'était tapi sous un masque, s'était dissimulé grâce à des subterfuges, apparaissait désormais au grand jour ; et cela avait remodelé les traits de l'homme pour exprimer un abominable courage.

Il commença à marcher d'un bon pas dans la salle. Il regarda par la fenêtre et écouta à la porte ; puis il alla sans faire un bruit dans l'allée couverte. Je crus qu'il allait reprendre son voyage ; mais il ne serait pas parti sans ses bottes, qui étaient restées devant le feu. Quelques instants plus tard, il revint avec une couverture et se dirigea vers l'échelle.

Alors je compris ce qu'il avait l'intention de faire et restai paralysé par la peur. Je tentai de me relever, mais sans succès. Je restai allongé sur le plancher, l'œil collé au trou. Il avait posé le pied sur l'échelle et je sentais déjà sa main sur ma gorge, cette couverture sur mon visage, la lente mort par étouffement, quand sur la route, dans le lointain, j'entendis un cheval !

Lui aussi l'entendit, car il cessa de monter l'échelle et tourna son visage maléfique vers la porte. Le cheval galopait sur la colline de l'autre côté du pont, il galopait aussi vite que s'il était monté par le diable. Dehors, il faisait nuit noire. La route gelée était dure comme du silex ; j'entendais résonner les fers du cheval. L'homme qui le montait galopait pour sauver sa vie, ou bien quelque chose de plus précieux, ou alors il était fou. J'entendis le cheval arriver sur le pont et le franchir dans un bruit de tonnerre. Et durant tout ce temps, Dix resta sur l'échelle, les mains refermées sur un barreau, à l'écoute. Puis voilà qu'il descendit d'un bond silencieux, chaussa ses bottes et se planta devant le feu, le visage — son nouveau visage — luisant d'un courage maléfique. L'instant d'après, le cheval fit halte.

Je l'entendis renâcler, j'entendis ses sabots ferrés frapper le sol gelé ; puis la porte s'ouvrit en grand et Oncle Abner entra dans la salle. J'étais si heureux que je faillis en étouffer de joie et, pendant un instant, je n'ai plus rien vu — comme si la brume avait envahi la Taverne.

Abner balaya la salle d'un regard puis se figea.

« Dieu merci ! dit-il ; je suis arrivé à temps. » Et il se passa une main sur le visage, les doigts tendus et serrés comme s'il arrachait quelque chose.

« À temps pour quoi ? » demanda Dix.

Abner le toisa de la tête aux pieds. Et je vis les muscles de ses larges épaules se raidir. Il le toisa une seconde fois. Puis il prit la parole et sa voix était étrange.

« Dix, dit-il, c'est vous ? »

— Qui voulez-vous que ce soit ? répliqua Dix.

— Ce pourrait être le diable, déclara Abner. Savez-vous à quoi ressemble votre visage ?

— Qu'est-ce que cela peut faire ?

— Ainsi donc, avec ce nouveau visage vient le courage. »

Dix leva les yeux au ciel.

« Écoutez, Abner, dit-il, je commence à en avoir assez de vos manières. Vous manquez tuer votre cheval pour arriver ici, vous manquez arracher la porte à ses gonds ; qu'est-ce qui ne va pas chez vous ?

— Tout va très bien chez moi, répliqua Abner à voix basse. Mais chez vous, Dix, il y a quelque chose qui va diablement de travers.

— Le diable vous emporte », lança Dix, et je le vis jauger Abner du regard. Ce n'était pas la peur qui le retenait ; cette créature ne connaissait plus la peur ; je crois que c'était une forme de prudence.

Abner tiqua, mais sa voix demeura basse et régulière.

« Paroles lourdes de conséquences, dit-il.

— Eh bien ! s'écria Dix, écartez-vous de cette porte et laissez-moi passer !

— Pas tout de suite ; j'ai quelque chose à vous dire.

— Eh bien, dites-le, et laissez-moi sortir.

— Pourquoi se presser ? Il ne fera pas jour avant plusieurs heures et j'ai beaucoup de choses à dire.

— Ce n'est pas à moi que vous les direz. J'ai un voyage à faire cette nuit ; écartez-vous de mon chemin. »

Abner ne bougea pas. « Le voyage qui vous attend cette nuit, Dix, est plus long que vous ne le pensez ; mais avant de vous mettre en route, vous allez entendre ce que j'ai à vous dire. »

Je vis Dix se dresser sur la pointe des pieds et compris ce qu'il se disait. Il aurait aimé avoir une arme ; il aurait aimé avoir la carrure et les muscles nécessaires pour affronter Abner. Mais il était également dépourvu de l'une comme des autres. Et, ainsi dressé de toute sa taille, il se mit à jurer — à cracher des jurons vicieux et cinglants, aussi tranchants que la lame d'un couteau.

Abner le considérait d'un œil curieux et intéressé.

« Étrange », dit-il, comme s'il s'adressait à lui-même, « mais cela explique la chose. Quand l'homme ne sert aucun de ces deux maîtres, il est dépourvu de leur courage ; mais quand il a enfin choisi son maître, il reçoit ce que celui-ci avait à lui donner. »

Puis il s'adressa à Dix.

« Asseyez-vous ! » dit-il ; et il prononça ces mots de sa voix de basse, si sonore, dont il usait quand il était prêt à s'en tenir à ce qu'il allait dire. Tous les hommes des collines connaissaient cette voix ; une fois qu'on l'avait entendue, on n'avait que quelques instants pour se décider. Dix le savait, mais il resta un instant dressé sur ses ergots, les yeux luisant comme ceux d'une fouine, un rictus aux lèvres. Il n'avait pas peur ! S'il avait eu l'ombre d'une chance contre Abner, il l'aurait saisie. Mais il savait qu'il n'en avait aucune, et il poussa un juron, jeta sa couverture dans un coin et s'assit près du feu.

Alors Abner s'écarta de la porte. Il ôta son grand manteau. Il mit une bûche dans la cheminée et s'assit en face de Dix. Le bois de caryer s'embrasa en crépitant. Durant un long moment, ce fut le silence ; les deux hommes restaient assis sans dire un mot. Abner semblait absorbé par l'étude de l'homme qui lui faisait face. Enfin il prit la parole.

« Dix, dit-il, croyez-vous en la Divine Providence ? »

Dix releva vivement la tête.

« Abner, s'écria-t-il, si vous avez l'intention de me raconter des bêtises, je vous promets que je ne resterai pas pour les écouter. »

Abner ne répondit pas tout de suite. Lorsqu'il le fit, il avait apparemment changé de sujet.

« Dix, dit-il, vous avez eu beaucoup de malchance... Peut-être le formuleriez-vous ainsi.

— Là, Abner, s'écria l'autre, vous dites vrai ; une malchance infernale.

— Oui, une malchance infernale, répéta Abner. Très bon qualificatif. Je vous l'accorde. Votre associé a disparu avec la paye de vos bouviers ; vous avez perdu vos terres suite à un procès ; et cette nuit, vous n'avez même pas un dollar en poche. C'est une vaste propriété que celle que vous avez perdue. Où aviez-vous trouvé l'argent pour l'acheter ?

— Je vous l'ai dit cent fois. Je le tenais de ma famille dans les montagnes. Vous le savez bien.

— Oui. Je sais d'où vous teniez cet argent, Dix. Et je sais aussi autre chose. Mais d'abord, je voudrais vous montrer ceci », et il sortit un couteau de sa poche. « Et je veux vous déclarer que je crois en la Divine Providence, Dix.

— Je me fiche complètement de ce que vous croyez.

— Mais pas de ce que je sais.

— Et que savez-vous donc ?

— Je sais où est votre associé », répondit Abner.

Je me demandai comment Dix allait réagir, mais il répondit par un simple rictus.

« Alors, vous êtes le seul à le savoir, lâcha-t-il.

— Non, un autre homme le sait.

— Qui ça ?

— Vous. »

Dix se carra dans son siège et regarda Abner avec attention.

« Abner, s'écria-t-il, vous racontez des bêtises. Personne ne sait où est Alkire. Si je le savais, j'irais tout de suite le retrouver.

— Dix », répondit Abner, toujours avec cette voix de basse sonore, « si j'étais arrivé ici cinq minutes plus tard, vous seriez allé le retrouver. Je peux vous le promettre, Dix.

« Maintenant, écoutez-moi ! J'étais dans les collines quand j'ai appris que vous cherchiez un associé ; et j'étais sur le chemin du retour quand j'ai cassé la sangle d'un étrier à Big Run. Comme je n'avais pas de couteau, j'ai acheté celui-ci au magasin ; puis son propriétaire m'a dit qu'Alkire était allé vous voir. Comme je ne voulais pas le gêner dans ses affaires, j'ai fait demi-tour... Et c'est ainsi que je ne suis pas devenu votre associé. Et que je n'ai pas disparu... Qu'est-ce qui l'a empêché ? La sangle cassée ? Le couteau ? Dans l'ancien temps, Dix, les hommes étaient si aveugles que Dieu devait leur ouvrir les yeux pour qu'ils voient Son ange devant eux... Ils sont toujours aveugles, mais ils ne devraient pas l'être autant... Bref, le soir où Alkire a disparu, je l'ai croisé alors qu'il se rendait chez vous. C'était sur le pont, tout près d'ici. Il venait de rompre la sangle de son étrier et cherchait à la réparer avec un clou. Il m'a demandé si j'avais un couteau et je lui ai donné celui-ci. Il commençait à pleuvoir et j'ai poursuivi ma route, le laissant sur le chemin, le couteau à la main. »

Abner marqua une pause ; ses puissants maxillaires se contractèrent.

« Que Dieu me pardonne, reprit-il ; c'était encore Son ange ! Plus jamais je n'ai revu Alkire par la suite.

— Personne ne l'a plus jamais revu, dit Dix. C'est cette nuit-là qu'il s'est enfui dans les collines.

— Non ; ce n'est pas la nuit qu'Alkire a entamé son voyage ; il est parti en plein jour.

— Abner, ce que vous dites est stupide. Si Alkire avait pris la route durant la journée, quelqu'un l'aurait forcément vu.

— Nul ne pouvait le voir sur la route qu'il avait empruntée.

— Quelle route ?

— Dix, vous le saurez bien assez tôt. »

Abner lui adressa un regard dur.

« Vous avez vu Alkire avant qu'il parte, reprit-il ; mais avez-vous vu avec qui il est parti ?

— Personne ne l'accompagnait ; Alkire chevauchait seul.

— Il n'était pas seul ; il y avait quelqu'un d'autre.

— Je ne l'ai pas vu.

— Et pourtant, vous avez obligé Alkire à partir avec lui. »

Je vis un air rusé sur le visage de Dix. Il était intrigué, mais persuadé qu'Abner se trompait de piste.

« J'ai obligé Alkire à partir avec quelqu'un, dites-vous ? Eh bien, qui était-ce ? Vous l'avez-vu ?

— Personne ne l'a jamais vu.

— Ce doit être un étranger.

— Non, il chevauchait dans ces collines longtemps avant notre arrivée.

— Ah bon ! Et quel genre de cheval montait-il ?

— Un cheval blanc ! » s'écria Abner.

Dix comprit ce que sous-entendait Abner et son visage devint livide.

« Où voulez-vous en venir ? s'écria-t-il. Pourquoi tournez-vous autour du pot ? Si vous savez quelque chose, dites-le ; je vous écoute. Alors ? »

Abner tendit sa grosse main noueuse comme pour repousser Dix dans son fauteuil.

« Écoutez-moi ! dit-il. Deux jours après cela, je devais aller aux environs de Ten Mile et j'ai traversé vos terres ; j'ai emprunté une piste qui passait par la vallée étroite à l'ouest de votre maison. À un moment donné, là où pousse un pommier au bord de la piste, quelque chose a attiré mon attention et j'ai fait halte. Cinq minutes plus tard, je savais exactement ce qui s'était passé sous les branches de ce pommier... Quelqu'un était venu ici à cheval ; il s'était arrêté près de ce pommier ; puis il était arrivé quelque chose et le cheval s'était enfui — ses traces étaient nettement visibles sur la piste. Je savais que le cheval avait un cavalier et qu'il s'était arrêté sous le pommier parce qu'une branche était coupée à une certaine hauteur. Je savais que le cheval était resté un certain temps parce qu'on avait taillé cette branche et que les feuilles gisaient en petit tas sur la piste. Je savais que quelque chose avait fait peur au cheval et qu'il s'était enfui, parce que le sol portait les traces du bond qu'il avait effectué... Dix minutes plus tard, je savais que le cavalier n'était pas en selle quand le cheval avait fait ce bond ; je savais ce qui avait effrayé le cheval ; et je savais que l'incident s'était déroulé la veille. Maintenant, comment savais-je tout cela ?

« Écoutez ! J'ai lancé mon cheval sur les traces de celui qui avait fait halte sous le pommier et j'ai examiné le sol. J'ai tout de suite vu que des hautes herbes au bord de la piste avaient été écrasées, comme sous le poids d'un animal gisant sur elles, et au centre de ces hautes herbes, j'ai vu un petit tas de terre fraîchement remuée. Étrange, Dix, cette terre fraîchement remuée là où un animal s'était couché ! Elle avait été remuée après le passage de l'animal, car sinon elle aurait été aplatie. Mais d'où venait-elle ?

« J'ai mis pied à terre et j'ai fait plusieurs fois le tour du pommier, en m'en éloignant un peu plus chaque fois. Finalement, j'ai trouvé une fourmière dont le sommet avait disparu, comme si quelqu'un avait ramassé la terre au creux de ses mains. Puis je suis revenu à mon tas de terre et je l'ai un peu remué. Les mottes en dessous semblaient colorées à la peinture rouge... Non, ce n'était pas de la peinture.

« Il y avait une haie à cinquante yards de là. J'y suis allé et je l'ai suivie.

« En face du pommier, les hautes herbes étaient de nouveau écrasées comme si un animal s'était couché dessus. Je me suis assis là et j'ai tracé en esprit une ligne allant de ce point de la haie à la branche du pommier. Puis je suis remonté à cheval et j'ai de nouveau suivi les traces du cheval qui s'était arrêté sous le pommier ; la ligne imaginaire que j'avais tracée me passait à travers le ventre !... Je suis plus grand qu'Alkire de quatre pouces. »

C'est alors que Dix se mit à pester. J'avais vu son visage grimacer pendant qu'Abner parlait, et la sueur l'inondait une nouvelle fois. Mais il n'avait rien perdu de son courage.

« Dieu tout-puissant ! s'écria-t-il. Quelle belle histoire vous racontez là ! Place à Maître Abner pour l'accusation ! Mes hommes ont tué un veau, voilà tout ; le sang de l'animal a effrayé l'un de leurs chevaux, qui a pris la fuite, et ils ont recouvert le sang d'un tas de terre pour que les autres chevaux n'en fassent pas autant ; et voilà que je suis convaincu d'avoir descendu Alkire sur sa monture... Bon sang ! Quel tissu d'âneries ! Mais dites-moi, Maître Abner, concluez donc votre réquisitoire : qu'est-ce que j'ai fait d'Alkire après l'avoir tué ? Est-ce que je l'ai fait disparaître de ce monde dans un grand nuage empestant le soufre ou bien la terre s'est-elle entrouverte sous sa dépouille pour l'engloutir ?

— Dix, répondit Abner, vos paroles se rapprochent un peu de la vérité.

— Sur mon âme, mais vous me faites des compliments. Si j'étais capable de magie comme vous le croyez, il y a beau temps que je vous aurais fait disparaître. »

Abner resta silencieux un moment.

« Dix, reprit-il enfin, qu'est-ce que cela signifie quand on trouve un lopin de terre remuée ?

— C'est une devinette ? Eh bien, je serais bien en peine d'y répondre ! Vous commencez par m'accuser de meurtre, et ensuite vous parlez par énigmes. Voyons, quelle peut être la réponse à cette devinette, Abner ? Si on a commis un meurtre, cette terre pourrait dissimuler un tombeau, où l'on trouverait Alkire vêtu d'une chemise ensanglantée. J'ai donné la bonne réponse ?

— Non.

— Non ! Pas de tombe sous votre terre remuée, et pas d'Alkire dans les parages attendant que sonne la trompe de l'ange Gabriel ? Mais alors, maître, quelles sont vos conclusions ?

— Dix, je ne suis pas dupe un seul instant ; Alkire ne repose pas dans un tombeau.

— Alors, il flotte dans l'air et il empeste le soufre ?

— Pas davantage.

— Alors il a été consumé par les flammes, comme les prêtres de Baal ?

— Pas par les flammes », dit Abner.

Le visage de Dix avait retrouvé sa sérénité ; cet échange l'avait ramené dans l'état qui était le sien à l'arrivée d'Abner. « Tout ça, ce n'est que des bêtises, dit-il ; si j'avais tué Alkire, qu'est-ce que j'aurais fait de son corps ? Et le cheval ! Qu'est-ce que j'aurais fait du cheval ? Rappelez-vous que plus personne n'a revu le cheval d'Alkire, pas plus qu'on n'a revu celui-ci — et pour la bonne raison qu'Alkire s'est enfui à cheval dans les collines cette nuit-là. Maintenant, écoutez, Abner. Vous m'avez posé pas mal de questions. À mon tour de vous en poser une. Parmi vos conclusions, pensez-vous que j'ai agi seul ou avec l'aide de quelqu'un ?

— À cela, Dix, je réponds que je ne pense pas que vous ayez eu des complices.

— Alors comment aurais-je pu transporter le cheval ? Alkire, oui, j'y serais arrivé ; mais ce cheval devait bien peser treize cents livres.

— Dix, nul homme ne vous a aidé à commettre cet acte ; mais des hommes vous ont aidé à le dissimuler.

— Mais vous devenez fou, ma parole ! À qui aurais-je pu me fier pour une telle besogne, je vous le demande ? Connaissez-vous un vacher qui n'aurait pas fini par parler une fois parti dans un autre pays, ou une fois bien imbibé de cidre ? Où sont les hommes qui m'ont aidé ?

— Dix, ils sont mort depuis cinquante ans. »

Alors j'entendis Dix éclater de rire et je vis son sinistre visage s'illuminer comme si une bougie s'était allumée en lui. Et, en vérité, je crus qu'il avait réduit Abner au silence.

« Au nom du Ciel ! s'écria-t-il. Avec de telles preuves, je m'étonne que vous ne m'ayez pas déjà fait pendre.

— Vous auriez bien été pendu, dit Abner.

— Eh bien, allez donc trouver le shérif et veillez à lui exposer vos jolies petites conclusions : comment vous avez reconstitué le meurtre d'Alkire à partir des traces d'un cheval et d'une carcasse de veau enterrée, et comment vous avez déduit que des hommes pourrissant sous terre bien avant ma naissance m'avaient aidé à dissimuler le cadavre de ma victime et celui de sa monture ; voyons quel accueil il vous réservera ! »

Abner n'accorda aucune attention à ces railleries. Il sortit sa grande montre en argent de son gousset, en pressa le bouton et regarda l'heure. Puis il reprit, de sa voix de basse si régulière :

« Dix, il est près de minuit ; dans une heure, vous devez avoir repris la route et j'ai encore beaucoup à vous dire. Écoutez ! Je savais que cet acte avait été commis la veille, parce qu'il avait plu quand j'ai rencontré Alkire et qu'on avait touché à la fourmilière après l'ondée. Par ailleurs, cette terre remuée avait gelé, ce qui montrait qu'une nuit s'était écoulée depuis qu'on l'avait mise là. Et je savais que le cavalier qui s'était arrêté sous le pommier n'était autre qu'Alkire, parce qu'à côté des feuilles provenant de la branche se trouvait mon couteau, qui lui avait échappé des mains. Tout cela, je l'appris en un quart d'heure ; le reste me prit un peu plus de temps.

« J'ai suivi la piste du cheval jusqu'à ce qu'elle s'arrête dans la petite vallée. Elle était facile à suivre tant qu'il avait galopé, parce que la terre en portait les traces ; mais quand il a cessé de courir, je ne trouvais plus aucune empreinte. Un petit ruisseau court dans cette vallée, et je suis parti du bois pour en remonter le cours, afin de voir si le cheval ne l'avait pas traversé. Enfin, j'ai trouvé la piste d'un cheval et aussi celle d'un homme, ce qui voulait dire que vous l'aviez rattrapé et le conduisiez quelque part. Mais où ?

« En haut d'une éminence, tout près, se trouvait un vieux verger là où jadis s'élevait une maison. Cette maison a été bâtie il y a une centaine d'années. Ce n'est plus qu'une ruine à présent. Vous aviez aménagé ce verger dans la pâture. Je suis monté en haut de l'éminence et je suis entré dans le verger. À

quelques pas des fondations de la maison se trouvait une grande pierre plate recouverte de mousse. Je l'examinai et remarquai que la mousse avait disparu des bords de cette pierre, là où elle touchait la terre, et puis je m'aperçus que la terre avait été remuée à cet endroit-là, sur une largeur de quelques pieds. Je suis descendu de cheval et j'ai examiné cette terre. En dessous, elle était imbibée de cette... peinture rouge.

« C'était rusé de votre part, Dix, de replacer les touffes d'herbe ; cela ne vous a pris que quelque temps et cela dissimulait l'endroit où vous aviez tué et enterré le cheval ; mais vous avez eu la bêtise d'oublier que la mousse ne repousserait pas de sitôt sur la grande pierre plate.

— Abner ! s'écria Dix. Arrêtez ! » Et je vis la sueur goutter sur son visage, et je vis ses traits s'altérer, et je vis cet horrible frisson le parcourir.

Abner resta silencieux un moment et, quand il reprit la parole, ce fut pour aborder un tout autre sujet.

« Par deux fois, dit-il, l'ange du Seigneur s'est présenté à moi et je ne l'ai pas vu ; mais la troisième fois, je l'ai enfin vu. Ce n'est pas dans le bruit du tonnerre ni dans le mugissement des grandes eaux¹ que Sa présence se fait connaître. Cet homme en Israël reçut un signe lui disant que sa monture n'irait pas plus loin. Par deux fois, j'ai moi aussi reçu un signe et ce soir, quand Marks a cassé la sangle de son étrier et a frappé à ma porte pour me demander un couteau, j'ai vu et je suis venu ! »

La bûche qu'Abner avait placée dans la cheminée achevait de se consumer et le feu se réduisait à nouveau à des braises ; la salle était emplie d'une sourde lumière rouge. Dix s'était levé et se tortillait devant les flammes, tendant les mains vers elles, on voyait que des frissons lui déchiraient les os, que l'odeur du feu était sur lui.

Abner se leva. Et lorsqu'il parla, sa voix était pareille à une chose possédant un poids et des dimensions.

« Dix, c'est vous qui avez volé vos bouviers ; c'est vous qui avez tué Alkire sur son cheval ; et vous étiez prêt à assassiner un enfant ! »

Et je vis bouger la manche du manteau d'Abner, puis elle s'immobilisa. Il fixa quelque chose sur le mur. Je me tordis le cou pour voir ce que c'était, mais je ne le pouvais pas. Abner regardait par-delà le mur, comme si celui-ci avait disparu.

Et durant tout ce temps, Dix tremblait comme saisi par un froid d'enfer, se tortillait devant la cheminée et semblait vouloir plonger dans les flammes. Puis il recula violemment et redevint le Dix que je connaissais — son visage était flasque ; son œil était furtif ; et il était terrorisé.

Ce fut son geignement qui éveilla Abner. Il leva la main et se plaqua les doigts sur le visage, puis considéra la créature tremblante et apeurée qui se trouvait devant lui.

« Dix, déclara-t-il, Alkire n'était qu'un homme ; il repose aussi paisiblement dans ce puits abandonné, sous son cheval, qu'il reposerait au cimetière. On a retenu ma main ; vous pouvez partir. La vengeance m'appartient, c'est moi qui rétribuerai², dit le Seigneur.

— Mais où vais-je aller, Abner ? gémit la créature. J'ai froid et je n'ai pas d'argent. »

Abner attrapa son portefeuille de cuir et le jeta près de la porte.

« Voilà de l'argent — cent dollars — et voilà mon manteau. Disparaissez ! Mais si je vous retrouve demain dans les collines, demain ou même plus tard, je vous avertis au nom du Seigneur que cette fois je vous tuerai ! »

Je vis la répugnante créature se glisser dans le manteau d'Abner, ramasser le portefeuille et ouvrir la porte ; et l'instant d'après, j'entendis un cheval qui s'éloignait. Et je retournai m'allonger sur la peau de génisse fournie par Roy.

Lorsque je descendis au lever du jour, Oncle Abner lisait devant le feu.

¹ Apocalypse, 14.2.

² Romains, 12.19.